

— Car en raison de ses longs jours,
 Il ne peut se venger de lui-même, —
 Diego ne peut dormir la nuit,
 Ni goûter à aucun mets.
 Ni lever de terre ses yeux ;
 Il n'ose pas sortir de sa maison,
 Ni causer avec ses amis ;
 Il leur refuse toute parole,
 Craignant qu'ils ne soient offensés
 Par le souffle de son déshonneur.
 En étant donc à combattre
 Avec ces nobles dégoûts,
 Et cherchant un expédient
 Qui ne lui fût pas contraire,
 Il fit appeler ses fils,
 Et, sans leur dire mot,
 Se mit à leur presser une à une
 Leurs nobles tendres mains,
 Non pour y considérer
 Les lignes chiromantiques,
 Car ce superstitieux abus
 N'était pas encore né en Espagne ;
 Mais, en dépit de l'âge et des cheveux blancs,
 L'honneur prêtant des forces
 A son sang glacé, à ses veines,
 A ses nerfs et à ses froides artères,
 Il leur serra les mains de façon
 Qu'ils dirent : « Seigneur, assez !
 Qu'essaies-tu ? que prétends-tu ?
 Lâche-nous, que tu nous tues ! »
 Or, quand il en vint à Rodrigue,
 L'espérance du résultat qu'il attendait
 Étant presque morte,
 (Mais il la trouve où l'on ne pensait pas),
 Celui-ci, les yeux rouges de sang,
 Tel qu'un furieux tigre d'Hircanie,
 Avec beaucoup de fureur et d'audace,
 Lui dit ces paroles :
 « Lâche-moi, père, ou malheur à toi !
 Lâche donc, à la mal heure !
 Il ne te suffirait ni d'être père,
 Ni de me faire satisfaction en paroles ;
 Car, avec cette main même,
 Je t'arracherais les entrailles,
 Mon doigt se frayant passage
 En place de poignard ou de dague. »
 Pleurant de joie, le vieillard
 Dit : « Fils de mon âme,
 Ton courroux me soulage ;
 Ton indignation m'agréa.
 Ces bras, ô mon Rodrigue,
 Montre-les pour la vengeance
 De mon honneur qui est perdu,
 Si par toi il n'est reconquis et gagné. »